

CONVICTIONS, CURIOSITES, ETC... ET SALUTAIRES INTERROGATIONS!

Pour donner une idée de ce que peut être l’anthropologie, la discipline dans laquelle j’évolue depuis de longues années, j’utilise volontiers la métaphore du regard éloigné, selon la formule de Claude Lévi-Strauss. Porter sur l’autre ce regard, le plus neutre possible, sans jugement, scruter le mode de vie, les schémas de pensée, la logique interne qui sous-tendent les attitudes des groupes et personnes, en face de nous, afin de pouvoir prendre la température du réel...

La méthodologie chère à l’anthropologie est le travail de terrain qui privilégie l’observation longue et répétitive, des entretiens libres ou semi-directifs, pas de questionnaire mais plutôt un guide d’entretien. C’est ainsi que le partage de fragments de vie est mis en avant et le qualitatif prend le dessus sur le quantitatif. Ce travail de terrain est un dépassement, une aventure car il implique la découverte d’un monde nouveau, souvent très éloigné de notre univers culturel personnel. Dans cette démarche, la maître-mot reste la distance, notion incontournable qui fait que l’on devient proche de ce qui est lointain, par le double jeu de l’abandon de ses propres valeurs et du regard aiguisé sur la culture que l’on observe en tentant de contrer l’habituel processus consistant à imprégner notre regard posé sur l’altérité de nos propres repères. La prise de conscience de la nécessité de cette mise à distance est un moment crucial dans la démarche anthropologique et dans le rapport à l’autre en général. Il implique un décentrement radical où l’on renonce définitivement au confort de la tentation de l’ethnocentrisme, plus précisément, pour ce qui nous concerne aujourd’hui, à celle de l’occidentocentrisme voire du monothéismocentrisme ! Dans l’approche du fait religieux, être chrétien, bouddhiste, musulman, shinto ou adorateur de l'oignon est pareillement respectable et digne d’intérêt. La vision hiérarchique du croire, plaçant les monothéismes au sommet de la pyramide, courante au début du XX siècle, si elle n'est théoriquement plus d'actualité à l'heure actuelle, marque toujours les esprits, qu'on le veuille ou non !

Mais une question essentielle mérite que l’on s’y arrête : qu'est-ce que la religion ? Si les spécialistes (historiens, théologiens, sociologues, anthropologues) n’ont jamais réussi à en donner une définition unanime, la religion relèverait d’une tendance profonde de l’être humain et aurait une utilité sur le plan social. Pour paraphraser Emile Durkheim, la religion est un élément essentiel dans le maintien de la paix sociale. L’étude du religieux gagne ainsi à être placée sous le double aspect du collectif et de l’individuel. Dimension de transcendance, praxis, rituels, croyances, sont autant de facettes à explorer. Selon une définition générale qui m'est personnelle, la religion correspond à l'institutionnalisation du croire...

Pourtant, la notion même de religion est issue d'un contexte monothéiste et principalement chrétien, il convient de ne pas l'oublier. C'est ainsi que la plus grande prudence s'impose dans l'emploi de termes tels polythéisme, ou païen et paganisme, toujours perçus de façon dépréciative et stigmatisant un système de croyances pré-monothéiste. Le mot « Dieu » lui-même renvoie dans l'inconscient collectif occidental, à une notion universalisante d'une puissance omniprésente et omnipuissante qui ne correspond pas nécessairement à un concept allant de soi dans d'autres traditions religieuses. Dans le même ordre d'idées, l'utilisation de termes empruntés à l'aire judéo-chrétienne (salut, péché, clerc, grâce, etc.) posent questions lorsqu'ils sont transposés, sans ajustement, dans des univers différents.

D'une manière similaire, l'introduction, ces dernières années, au sein des langues occidentales, de locutions comme zen, mantra, etc. contribue à en galvauder leur signification originelle. C'est ainsi que le choix de privilégier, dans l'appréhension de la religion de l'autre, en les expliquant, la non traduction des concepts (*haram* au lieu d'impur pour l'islam, *moksha* ou *nirvana* plutôt que libération pour l'hindouisme et le bouddhisme) sera bienvenu.

Le terme de « curiosités » qui se trouve dans l'intitulé de ce panel est parlant puisque la notion de curiosité ne peut se concevoir qu'à partir d'un référent « normalisé ». Ce qui est différent, étrange, extra-ordinaire l'est par rapport à un modèle qui lui ne l'est pas. Pourtant les porteurs de ces « curiosités » ont aussi des convictions, distinctes certes, loufoques, incompréhensibles parfois pour ceux et celles qui les découvrent, mais bel et bien existantes. Tout n'est donc, finalement, qu'une question de perception...

Si nous nous situons au « moment religieux » actuel selon la formulation de Simmel, on observe inévitablement le caractère fluctuant de certains systèmes religieux. De nombreux paramètres nous en informent : les multiples profils des croyants, l'opposition entre religions héritées et religions d'élection, l'évolution des religions transplantées par les migrations qui passent progressivement du statut de religions « en marge » à celui de composante à part entière du paysage religieux de l'Europe de l'ouest... Sont concernées, l'islam, le bouddhisme et, dans une moindre mesure, l'hindouisme qui opèrent selon une logique à peu près similaire, la première étape étant invariablement celle de la quête de visibilité avec ébauche de négociations autour de l'édification de lieux de culte, ces derniers devenant, en quelque sorte, l'axe symbolique de l'ancrage dans le pays d'adoption.

Dans les religions diasporiques, encore davantage que dans les religions endogènes, les normes et les pratiques se transforment, évoluent, innovent, ce qui va souvent de pair avec une certaine revivification du religieux qui peut prendre des formes diverses. On constate, par exemple, un renforcement des allégeances dans le cas de l'islam ainsi qu'un débordement du sacré vers la sphère extra religieuse. Des recompositions, des transformations sont observées dans le bouddhisme et l'hindouisme diasporiques. Si ces traditions sont certes en mutation avec une intégration souple de divers aspects de la modernité de façade, le retrait de la religion institutionnelle tel que cela a été perceptible dès la fin du siècle dernier pour ce qui concerne le catholicisme et, dans une certaine mesure, le protestantisme, n'est guère transposable aux religions non chrétiennes.

L'évolution religieuse, dans l'Europe contemporaine, se caractérise par sa fluidité. Dans le cadre des sociétés judéo-chrétiennes de la modernité, cette fluidité se conjugue par une mobilité individuelle où chacun et chacune puise dans des sources multiples empruntées à la fois à sa propre culture et à des champs extérieurs plus ou moins connus, à des imaginaires exotiques souvent mal interprétés. L'ambivalence de cette soit disant individualisation du croire pose question. En effet, parallèlement au rejet de l'institution d'origine peut se faire l'adhésion à un autre groupe de croyance, dans de fréquents cas, en cours d'organisation. On observe ainsi une forme de besoin de néo institutionnalisation comme aboutissement d'une éternelle recherche de reconnaissance et de légitimité... Les croyances, les rites, les identités, changent et évoluent mais leur sens profond reste le même...

C'est ainsi que la notion de désenchantement du monde cède la place à celle, plus nuancée, d'un certain réenchantement qui déconstruit des aspects du croire pour en réinventer de nouveaux. Le passage du registre du religieux à celui du spirituel, terme à la définition floue qui rencontre bien moins de résistance que le précédent, est un des traits saillants de cette mutation. Ce constat se fait

probablement avec une acuité toute particulière dans la France laïque où le religieux se doit de ne pas franchir les frontières du privé, la nébuleuse entourant l'idée de spiritualité offrant la latitude d'intégrer cette dimension dans le quotidien. A cela s'ajoute la multiplication des propositions en terme de courants à orientations diverses et la persistance du besoin de quête de sens dans un monde éclaté. Cet état de fait se concrétise par un investissement grandissant hors du champ religieux à proprement parler. Ce dernier distille certains de ses éléments dans la société globale, emprunts linguistiques mais aussi d'attitudes, de concepts. Ce sont, il est vrai, plus les religions de l'Asie qui sont impactées, pour le moment : attrait du lointain, fascination du méconnu. C'est ainsi que la publicité promet la sérénité au bout d'une tasse de thé vert, que la méditation devient laïque et le yoga une simple technique. Parallèlement, les monastères ouvrent leurs portes aux chercheurs de silence et de sens, des non croyants prennent les chemins de Compostelle. La sphère du « bien-être » avec ses innombrables propositions en termes de techniques corporelles, énergétiques, de relaxation, de réaménagement psychologique ou encore alimentaire, constitue un lieu idéal ou se décomposent et se recomposent les multiples références au religieux. L'engouement actuel pour les salons bio en donne une illustration parlante. Le besoin du retour à une certaine pureté des origines dans le mode de vie, dans la manière de s'alimenter, de s'habiller, de consommer est le reflet d'un questionnement qui s'apparente, par bien des côtés, à un acte de foi. Dans cette nébuleuse du méta-religieux, mention est très rarement faite des religions, particulièrement dans le contexte français où ce terme éveille toujours une méfiance. En revanche le mot spiritualité y apparaît très volontiers. Pourtant, les sources, les repères premiers de cette mouvance sont bien religieux... Glissement du religieux vers le spirituel, une des caractéristiques de notre époque...

Loin d'être un phénomène figé, le religieux est un processus dynamique et son étude ne peut qu'offrir un nécessaire complément à la compréhension des sociétés contemporaines. Ce paysage religieux aux nombreuses facettes présente une ouverture au monde et permet de croiser le regard sur une multitude de visions et de perceptions, en constante recomposition. La pluralité expose aux jeux des contrastes tout en leur permettant de s'en enrichir. La religion, loin d'être une limitation, propose une porte ouverte sur le monde, tout dépend du regard que les humains posent sur ce monde. Le projet ARS BENE CREDENDI, projet ambitieux, généreux, né d'un désir de rencontre, d'accueil de l'autre dans sa différence, s'inscrit dans cette exigence d'ouverture requise en tant qu'étape préliminaire à toute forme de dialogue. L'impasse ne peut être faite sur ces moments essentiels et indispensables faits des premiers balbutiements où l'on prend le temps de se découvrir l'un l'autre, l'une l'autre, de se parler, de questionner l'autre, de l'écouter pour pouvoir peu à peu le, la connaître, l'accepter, non pas le, la tolérer, mais l'accepter pleinement dans sa singularité. Prendre le temps de s'informer, connaître la foi de l'autre, apprendre à décloisonner le croire, en restant fidèle à son ancrage ou pas (c'est un risque que l'on se donne !) pour pouvoir, un jour, peut-être, entamer un véritable dialogue, exercice délicat et souvent, hélas, illusoire... Cette expérience du Climont dont les maîtres mots sont bienveillance, saine curiosité, confiance, empathie, s'ouvre sur une multitude de possibles et installe ce chantier sur la bonne voie, celle d'une réalité prometteuse qui décline partage et croire....

